

The Smithsonian Institute, Washin.
Presented by the author J.R.
Chalon, Marne, 2. VII. 92

ASCENSION

508.96

DE MM. BRENCHLEY ET REMY

AU

MAUNALOA

EXTRAIT DU JOURNAL DE M. JULES REMY

POLYNÉSIE

CHALONS-SUR-MARNE

IMPRIMERIE MARTIN FRÈRES, PLACE DE LA RÉPUBLIQUE, 50.

1892.



ASCENSION AU MAUNALOA

44

717.6
50896

DU
629
M34R45
1892
SLRA

ASCENSION

DE MM. BRENCHLEY ET REMY

AU

MAUNALOA

POLYNÉSIE

EXTRAIT DU JOURNAL DE M. JULES REMY



CHALONS-SUR-MARNE

IMPRIMERIE MARTIN FRÈRES, PLACE DE LA RÉPUBLIQUE, 50

1892.



ASCENSION

DE MM. BRENCHLEY ET REMY

AU

MAUNALOA

ILE DE HAWAII

13 juin 1853.

Pluie toute la journée.

Après avoir inutilement essayé de réparer ma boussole et cherché sans plus de succès à m'en procurer une autre, j'étais résigné à m'en passer quand M. Mayer, l'Anglais disgracié du sort, m'en apporte une que son flair d'ancien marin lui a fait découvrir chez un planteur chinois. Outre qu'elle est pour moi d'une importance capitale, cette boussole asiatique a le mérite de m'intéresser par sa forme particulière, hétéroclite comme tout ce qui sort du Céleste-Empire : c'est un coffret en bois laqué, s'ouvrant à la façon d'une tabatière, orné à profusion *intus et extra* de dessins et d'hiéroglyphes, un vrai bijou. Faut-il croire,

comme on l'assure, qu'un objet si séduisant, si ouvragé, ne se vend pas plus de dix sous chez les bimbetotiers d'Amoy ou de Shanghai ?

M. Brenchley, retardé par la disparition inexplicable de son plus robuste garçon, n'arrive au rendez-vous qu'à midi. J'expédie aussitôt le complément de nos bagages, et à 1 heure précise nous partons nous-mêmes à cheval, emportant les vœux du P. Eustathe que nous laissons seul à la mission de Piuhonua (Hilo), où il se charge d'observer le baromètre trois fois par jour tout le temps de mon absence. En deux heures de trot régulier nous sommes à Kulukukui, au sortir de la forêt de Panaewa, et à 6 heures nous atteignons, un peu mouillés par la pluie, le caravansérail de Kanekoa. Nous y trouvons les quatre porteurs que j'ai fait partir avant-hier avec injonction d'aller nous attendre aujourd'hui au volcan, où nous devons coucher ce soir afin de commencer demain matin notre ascension. Ces flâneurs sont restés à Kanekoa sous prétexte que le guide avait l'ordre de nous y rallier, en réalité parce qu'ils désiraient prendre part à un festin dont le fermier du roi nous ménageait la surprise. Pour les punir, notre premier mouvement était de passer outre, et de les forcer à marcher devant nous au pas accéléré, dans l'obscurité de la nuit ; mais notre colère ne tient pas à la vue du cochon rôti étalé sur un lit de feuilles de bananier, au milieu du caravansérail tout décoré de fleurs et de branchages. Les habitants des cases voisines, attirés par l'espoir de quelque relief, se placent en cercle autour de nous et nous régalent de hulas (1) et de vieilles poésies, dont ils psalmodient chaque vers sur le même rythme.

Vers 11 heures, comme je venais de m'endormir, je

(1) *Hula*, danse, ballet, chant accompagné de mouvements du corps et des bras.

suis réveillé par des cris déchirants, qui me faisaient croire à un assassinat. Informations prises, c'était tout simplement une femme que son mari battait pour la forcer de partager avec lui l'argent qu'elle avait reçu, prétendait-il, en échange d'un anneau de *Kukui* (1) dont elle avait fait cadeau à M. Brenchley. La pauvre battue, je suis désolé de l'apprendre, est la mère de l'enfant né le jour de ma première visite au volcan, et à qui j'ai donné, avec l'agrément de ses parents, le nom de Kilauea.

14 juin.

Toute la nuit j'ai entendu ce que les Hawaïiens prennent pour le chant de l'achatinelle (*pupukanioe*), une note assez brève, douce et limpide, uniformément répétée à intervalles presque égaux, et sortie apparemment d'un bosquet situé aux abords du caravansérail. Ne pouvant admettre sans preuve que ce son ou cette voix provient d'un coquillage dont la présence dans la contrée est d'ailleurs problématique, je serais tenté de l'attribuer à quelque insecte qui m'aurait échappé jusqu'à ce jour, soit un orthoptère comme le cricri, soit un hémiptère comme la cigale, sans qu'il soit possible pourtant d'assimiler le chant désagréable de ces insectes avec la note suave des prétendus *pupukanioe*.

Les habitants de Kanekoa, qui s'étaient montrés si aimables hier soir, nous ont témoigné ce matin une malveillance inexplicable, à moins d'en chercher la cause dans un calcul d'intérêt, dans un parti pris d'exploiter nos besoins. Nous avons compté qu'ils nous prêteraient volontiers divers objets dont nous les savions abondamment

(1) Fruit de l'Aleurites, sorte de noix de bancoul.

pourvus, tels que des cordes, des gourdes (*huewai*), des nattes, etc. ; mais nous nous étions fait illusion. A les entendre, rien de ce qu'ils avaient entre les mains ne leur appartenait, et il ne leur était loisible de s'en des-saisir que contre espèces sonnantes. Obligés alors d'entrer en marché avec eux, nous nous apercevons qu'ils se sont donné le mot pour tripler la valeur de leurs marchandises. Après de longs et inutiles débats, je m'empare de quatre gourdes à long col, qui nous sont indispensables, et, pour m'absoudre à mes propres yeux d'un pareil abus de pouvoir, je délivre aux propriétaires un reçu dont ils pourront, s'ils le jugent à propos, faire usage contre moi devant le magistrat. Nos porteurs et le guide se mettent en route à 9 heures. On les apercevait encore, agitant leurs gourdes et faisant des pieds de nez à leurs compatriotes dépossédés quand ceux-ci, déjà en proie aux railleries des femmes, et regardant sans doute la partie comme perdue, prennent avec moi des airs doucereux et me cèdent à un demi-dollar pièce les gourdes pour lesquelles j'avais été jusqu'à leur offrir le double de ce prix.

A 11 heures, toutes choses étant réglées à l'amiable, nous montons à cheval et nous nous lançons sur les traces de nos gens. La végétation des bords du chemin, sans être plus variée qu'à mon premier voyage, est plus avancée, plus drue. Ce qui domine, ce sont toujours les *Byronia*, *Broussaisia*, *Plantago*, *Mauulaili*, *Astelia*, *Luzula*, *Restio* et diverses synanthérées. Plus loin et plus haut, apparaissent le framboisier (*akala*), le fraisier (*ohelo papa*), le vaccinium (*ohelo ai*), le *Kukaewau*, un carex. On entend dans le fourré un oiseau dont le cri rappelle à notre mémoire celui de la pie. A une lieue environ du Kilauea, nous rejoignons nos porteurs voluptueusement couchés sur le ventre au beau milieu du chemin, et si bien endormis que nous aurions pu passer sans qu'ils s'en aperçussent.

L'atmosphère est lourde et même très chaude, sous un ciel couvert de nuages qui nous dérobent la vue des montagnes. Nos chevaux essouffés trébuchent à chaque pas, et c'est pour eux comme pour nous un véritable soulagement d'atteindre enfin, vers 3 heures, les bords du Kilauea, où nos garçons n'arrivent qu'une heure plus tard.

Le volcan n'a pas changé d'aspect, si ce n'est qu'il montre un peu plus de fumée qu'auparavant. Notre abri a été endommagé par les visiteurs qui en ont usé après nous ; son toit délabré ouvre une large brèche à la pluie et au vent. Nous occupons nos gens à ramasser du bois, à puiser de l'eau, à couper des herbes sèches pour remplacer les nattes qui nous manquent. Les fraises du désert ont mûri : elles sont rouges, assez grosses, mais peu savoureuses.

Une famille de Kalapana, composée de sept adultes mâles, de quatre femmes et de trois enfants, vient se reposer auprès de nous avant de s'enfoncer dans la forêt voisine, où elle va chercher un tronc de koa (acacia) abattu depuis deux mois et déjà ébauché en pirogue par un homme du métier. Un marmot de cette caravane, âgé de deux ans et demi, nu comme un ver, trouvant mauvais que M. Brenchley fixe trop longtemps les yeux sur sa petite personne, lui jette de colère un caillou qui l'atteint en plein front. Hercule, plus ébaubi qu'irrité de sa blessure, se met à rire comme tout le monde, puis s'avise de tendre son cigare allumé à l'enfant terrible, qui le prend gravement, le porte à sa bouche, en tire deux bouffées et le passe ensuite à sa mère.

Au déclin du jour, un brouillard se répand autour de nous, et se transforme en bruine dans la soirée. A travers les ténèbres de la nuit, le Kilauea nous laisse voir deux foyers de lumière sans éclat. Nous faisons avant de nous coucher le recensement de nos bagages et provisions. Les

vivres ne nous manqueront pas ; nous pourrons même, en calculant que notre expédition durera cinq jours, en déposer ici une partie que nous utiliserons au retour. Il nous reste, après notre souper, dix livres de bœuf salé et autant de jambon, quatorze saumons fumés du Columbia-River, neuf boîtes de conserves variées, soixante livres de kalo en *paiai* (1), douze livres de pain, une caisse de biscuit américain (*crackers*), deux bouteilles de cognac, trois bouteilles de sirop, plusieurs tablettes de tabac, des cigares, un flacon d'une drogue dont les Yankees nous ont vanté la vertu et qu'ils appellent *pain killer*. Ajoutons à cela des couvertures de laine et pour chacun cinq paires de souliers.

Naipoaloha, notre guide, ne paraît pas très loin de la cinquantaine. C'est un homme plus dur qu'alerte et robuste, plus riche de zèle et de bonnes intentions que d'intelligence. Il raconte, sans pouvoir donner beaucoup de détails, qu'il est allé trois fois au sommet du Maunaloa : la première, avec Wilkes ; la seconde, avec le docteur Judd, et la troisième, avec M. Wilcox. Il servait de guide à ces deux derniers. Tous les indigènes qu'il a rencontrés cette après-midi l'ont traité de toqué, en apprenant qu'il s'était engagé à nous conduire sur des sommets « où l'on meurt infailliblement de froid, de soif ou de fatigue. »

15 juin.

Campement du Kilauea (Kukumahunuiakea), 6 h. A. M., bar. 668,4 ; therm. 15,3. Ciel et terre ensoleillés, belle vue du volcan et de sa vaste chaudière ; sommets des hautes montagnes chaperonnés de nuages.

Dès le matin nous renvoyons nos porteurs à Hilo, n'en

(1) Tubercules de kalo ou taro (*arum esculentum* Lin.) cuits et comprimés en paquet.

retenant qu'un seul pour veiller sur nos chevaux et garder les effets et les vivres que nous laissons derrière nous. Quand nous avons fini de tout préparer, disposer, ordonner, nous déjeunons copieusement, excepté peut-être un de nos serviteurs qui, pour avoir négligé de faire cuire sa portion de bœuf salé, est réduit à la manger crue, ce qu'il ne fait pas sans montrer plus d'humiliation que de répugnance.

Au moment de partir, un domestique de M. Brenchley, Kéoalua, se plaint d'avoir mal aux pieds et traîne effectivement la patte. Son maître, tout en soupçonnant une simulation, renonce à l'emmener, et, pour ne pas avoir à notre solde un homme inutile, c'est lui que nous chargeons de garder nos chevaux et bagages, à la place du porteur que nous avons retenu et que nous congédions sur-le-champ. Il résulte de cet arrangement que nous entrons en campagne avec quatre indigènes en tout : Naipoaloha, guide ; Keoni, domestique de mon compagnon ; Kaiana et Kauhai, mes deux gars de Kailua.

Nous nous mettons en marche à 7 heures 30 par un très beau temps. Le Maunaloa se dresse devant nous, dans l'ouest, la tête découverte, le flanc coupé à mi-côte par un stratus blanc qui déborde au nord et au midi sur le ciel, comme pour mieux nous faire mesurer la taille du colosse et la grandeur de notre tâche. En passant près de la souffrière, nous remplissons nos gourdes au petit bassin alimenté par les foyers de vapeur. M. Brenchley, n'oubliant pas qu'il doit au manque d'eau l'insuccès de ses ascensions précédentes, ne veut confier à personne sa provision, qu'il porte sur les reins, attachée à une ceinture de cuir. Après avoir suivi pendant une demi-heure le chemin de Kau, nous nous jetons sur la droite, dans la direction exacte du sommet du Maunaloa. La contrée est plutôt plate que montueuse, et le terrain étant partout assez ferme, il n'est pas besoin de jarrets d'acier pour la franchir. En avançant,

nous traversons, sur de vieilles laves de *pahoehoe* (1), des broussailles clairsemées, parmi lesquelles croît un géranium frutescent (*floribus albis*), que la forme de ses feuilles me faisait prendre sur le Hualalai pour un arbrisseau de la famille des rosacées. Nous rencontrons ensuite de petits bosquets de koa, puis de nouvelles broussailles avant de tomber sur une nappe de *pahoehoe* assez longue, à peu près stérile, où se voit un antre que tout voyageur surpris par la nuit ou par le mauvais temps trouverait fort habitable. Plus loin, ce sont encore des broussailles au milieu desquelles un massif de ki (*cordyline terminalis*) attire nos garçons, enchantés de pouvoir se procurer des feuilles pour s'en faire des sandales à la mode de Puna. Je vois là, en société d'un gnaphalium (*G. luteo-album* ?), une orchidée méconnaissable, avec un bulbe vert, des fleurs flétries, des fruits éventrés ou recroquevillés. C'est la troisième espèce que je découvre dans l'archipel, où l'on croyait jusqu'ici que cette famille n'était pas représentée. Au sortir des broussailles, nous avons à fouler des graminées (*aira* ?) touffues, incommodes et pénibles à la marche, qui tapissent le sol d'une zone remarquablement large et décorée de beaux koas branchus, tantôt solitaires, tantôt en groupes, au feuillage vert d'émeraude. Sawkins a bien saisi le caractère de ce paysage et en a fidèlement reproduit la physionomie dans un de ses tableaux. On aperçoit çà et là de maigres buissons de bois de santal (*santalum*) et d'une synanthérée ligneuse (*apiipii*).

Tout en cheminant, nous cueillons des baies de vaccinium et de framboises, moins sapides que rafraîchissantes. Bientôt nos hommes commencent à sentir de la fatigue et abusent des haltes, qu'ils multiplient plus que de raison.

(1) Laves solidifiées provenant de coulées lentes, continues, plus ou moins lisses, plus ou moins rugueuses, mais sans aspérités capables de blesser les pieds.

Tant de lenteur m'impatiente : je crains que notre expédition en soit compromise, et le flegme britannique de mon compagnon ne calme aucunement mon inquiétude. Sur ces entrefaites le guide annonce que, ne voyant pas depuis quelque temps le sommet de la montagne, il a besoin de s'orienter. Et nous voilà, pendant qu'il s'éloigne en éclaireur, condamnés à subir une halte interminable ! Quand il revient, le brave homme, il n'est pas très sûr d'avoir retrouvé son fil ; mais il a ramassé dans le labyrinthe des épines que je lui extrais charitablement des pieds.

Poursuivant notre marche un peu au hasard, nous arrivons sur un sol moussu, où un cheval a laissé l'empreinte de ses sabots. « Ce sont là, nous dit le guide, les traces du roi, lorsqu'il essaya d'escalader la montagne, il y a quatre ans. Je me reconnais, nous avons dépassé la première station de Wilkes. Tout va bien, continuons. » A quelque distance de là, j'observe une ombellifère (*sanicula*) à fleurs jaunes et odorantes, dont les feuilles, que j'ai déjà vues sur le Hualalai, ressemblent à celles d'une anémone. Nous revoyons, croissant en société, des luzula, carex, cyathodes, daphnés, *Kukaewau*, metrosideros, rubus, fragaria. Un peu plus loin, ce sont des *mamane* (*Edwardsia*) de petite taille, au milieu d'un gazon formé de plusieurs espèces de graminées vulgaires. Nous en étions là quand nos garçons recommencent à donner des signes de mollesse ou d'abattement. Il nous faut à chaque instant les secouer, les exciter comme un attelage rendu. Le guide, de son côté, redevient hésitant, perd la tête ou la mémoire, ne sait plus quelle direction prendre pour sortir d'un canton onduleux et tourmenté. M'aurait-il trompé ? Ne serait-il jamais venu aussi loin ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne m'inspire plus aucune confiance.

Assumant désormais le rôle de pilote, je mets le cap à l'O. 1/4 N.-O., et je prends la tête du peloton, boussole en main, tandis que M. Brenchley ferme la marche, pous-

sant nos trois domestiques devant lui. Le pauvre Naipoaloha, malade et tout confus, mais non découragé, se traîne comme il peut derrière nous. Dans cette nouvelle phase de notre ascension, nous allons d'un pas régulier, les accidents du sol n'ayant rien d'extraordinaire et le sol lui-même n'étant pas trop défavorable à la marche. Cependant nous y sommes témoins, sinon victimes, d'un mauvais tour que voulait nous jouer le hasard ou l'humaine malice : en moins d'un quart d'heure, les gourdes se sont détachées l'une après l'autre des *mamaka* (1) de nos domestiques, et sont tombées à terre. Si, comme il y a tout lieu de le supposer, les rusés compères l'ont fait à dessein pour diminuer le poids de leurs fardeaux, ils doivent être bien déçus, car une seule gourde s'est fêlée dans sa chute, et encore sans perdre une goutte de son contenu. Quelle catastrophe si la machination avait réussi ! Décidément les dieux sont pour nous.

A 7 heures, la nuit venue, nous nous arrêtons sur une pelouse moelleuse, entourée d'un rideau de petits koas, une merveilleuse chambre à coucher offerte par la nature aux voyageurs. Quoique nous ayons fait dans cette journée au moins dix heures de marche effective, nous ne nous sommes guère élevés, d'après le baromètre, à plus de 300 mètres au-dessus de notre point de départ. C'est donc près de 3,000 mètres de hauteur absolue qu'il nous reste encore à gravir ! Nous allumons un feu qui permet au guide abandonné de nous rallier au bout d'une demi-heure. En examinant les gourdes, je constate qu'il manque à toutes une certaine quantité d'eau. Kconi jure sur le salut de son âme qu'il n'en a pas bu une seule gorgée. Et si je jurais, lui dis-je, sur le salut de la mienne que je t'ai Il ne me donne pas le temps d'achever, il avoue qu'il a fait

(1) Bâton ou balancier porté sur l'épaule et aux extrémités duquel on suspend les fardeaux.

comme les autres, et se frappant la poitrine, il se traite lui-même de blasphémateur et de menteur. M. Brenchley, qui a la réputation parmi les Hawaïens d'homme endurant, et qui croit volontiers à l'innocence et à l'irresponsabilité de la race, étonne beaucoup nos gens ce soir par la raideur de son langage et par la sévérité de ses menaces. Les malheureux tremblent et n'osent plus proférer une parole, eux d'ordinaire si gais, si babillards.

Pour entretenir cette salubre frayeur, nous feignons à notre souper d'être d'une humeur massacrante. En leur versant à chacun un verre d'eau, je leur dis : Vous savez que nous n'avons pas bu de la journée, et pourtant voyez, nous vous faisons une part aussi large que la nôtre ; osez donc vous plaindre après cela ! Ils n'osent, tremblant toujours, répondre même un mot. — Couché sur l'herbe, je m'endors après avoir pris la précaution de placer toutes les gourdes auprès de moi. — Le ciel est gris, mais l'air est sec et agréable.

16 juin.

Campement, 5 h. 30 A. M., Bar. 642,8 ; Ther. 13,0.
Ciel nuageux.

En marche à 6 heures 15, après un déjeuner confortable, plantureux même, et il y paraît bien au volume de nos provisions. Nous ne tardons pas à franchir la limite supérieure des koas, et à nous trouver aux prises avec des pentes assez raides. Bientôt apparaît la merveille végétale des montagnes hawaïennes, la *Hinahina* (*Argyroxiphium* de Candolle, *Argyrophyton* de Hooker), qui représente ici le type des synanthérées tomenteuses (*Culcitium*, *Espeletia*) des hautes Cordillères de l'Amérique. Cette plante, dont je n'avais pas encore rencontré les fleurs, est vraiment superbe avec ses capitules d'un rouge vineux,

d'une odeur délectable, disposés en grappe pyramidale à l'extrémité d'une tige élancée, ferme, haute d'un à deux mètres, soyeuse, argentée comme la rosette de feuilles longuement linéaires (ensiformes) d'où elle sort. Quelle belle acquisition pour notre horticulture, pour la décoration de nos parcs ! Malheureusement les graines, quand elles ne sont pas avortées, sont rongées par des insectes qu'attire un arôme tout particulier, analogue au fumet d'un savoureux punch au vin.

Au-dessus de la région des *Hinahina*, qui ne me semble pas très étendue, la végétation se rabougrit et disparaît peu à peu. On voit cependant une espèce de framboisier très vivace, dont les fruits, en parfaite maturité, ont une teinte noirâtre. De jolies oies (*Bernicla*) volent par couples en poussant un cri de deux notes longues (*la fa*, si je ne m'abuse), qui leur a valu par onomatopée le nom de *Nene*.

Ces oiseaux passent assez près de nous pour laisser voir qu'ils sont bien des palmipèdes. Je ne dirai point, comme Laurillard eut l'impiété de le dire devant Cuvier à propos d'un poisson, que «... Jupiter avait bu du vin de Champagne le jour où il créa cet animal ; » mais je me demande pourquoi la nature a donné des pieds palmés à un oiseau qui ne nage pas, auquel la natation est même interdite, puisqu'il vit constamment dans des parages où l'on cherche en vain la moindre flaque d'eau. N'y aurait-il pas là une preuve, un indice tout au moins, qu'il existait autrefois, sur les montagnes et sur le haut plateau qui les relie, des lacs ou des mares dont le lit aurait été comblé par les déjections si visibles des volcans ? — L'oie de Hawaï est un gibier trop estimé pour n'être pas voué à une destruction prochaine, et c'est dommage, car il se pourrait qu'à la suite de nombreuses générations, — si l'eau doit toujours manquer, — les pieds de l'oiseau perdissent leurs nageoires, et qu'ainsi la loi d'adaptation des organes se trouvât confirmée par un phénomène de rétrogradation.

Tout en épilquant là-dessus, nous ne cessons de grimper sur des laves de *pahoehoe* grises, accidentées, éreintantes, mais en somme beaucoup moins redoutables que les laves d'*aa* (1), heureusement peu communes de ce côté de la montagne. Nos garçons, quoique très vigoureux tous les trois, faiblissent visiblement, et accusent du découragement.

Celui de M. Brenchley, Keoni, feint d'être à bout de forces et se couche à chaque dix pas, attendant pour se relever qu'on le violente. Il parvient de la sorte à lasser la patience de son maître, qui le renvoie à midi avec sa malédiction et trois jours de vivres. Persistant à croire qu'un gaillard de sa trempe ne saurait être fatigué pour si peu, j'offre de parier une bouteille de porto contre une de champagne qu'il sera rendu au Kilauea ce soir. Le pari était à peine accepté que nous voyons le drôle dévaler avec la vitesse d'un lièvre.

M. Brenchley n'ayant plus un seul domestique et ne voulant pas surcharger les miens, porte lui-même son couchage, sans parler de sa provision d'eau, qui pend toujours à sa ceinture. La montée est rude, notre pas se ralentit de plus en plus. Je tremble que nos garçons ne m'abandonnent et ne nous réduisent à marcher seuls vers le but que nous avons juré d'atteindre. Pour les encourager et les aider en même temps, je me charge de ma gourde qui contient encore cinq litres d'eau sur six, fardeau bien gênant en pareil lieu et quand déjà mes bras sont embarrassés d'une foule d'instruments. Naipoaloha, qui ne peut nous être d'aucune utilité et que j'ai par deux fois sommé de s'en retourner, s'obstine à nous suivre. Il nous rejoint dans une de nos haltes, exténué, à moitié mort, et demande si quelqu'un de

(1) Amas de mottes de lave irrégulières, très dures, hérissées de fortes aspérités sur toutes les faces, ressemblant à de gros morceaux de mâchefer. *Clinkers* des Américains.

nous veut bien le *lomier* (1). M. Brenchley se prête à son désir, lui pétrit les muscles dans toutes les règles et le ressuscite. « Voyons, lui dis-je alors, ne t'entête plus, va retrouver ta femme. — Laisse-moi faire, me répond-il ; ne me chasse pas, c'est par amitié que je ne veux pas te quitter. — Eh bien, comme tu voudras ! » Nous montons toujours dans l'O. N.-O., avec la boussole pour guide, la forme de la montagne ne nous permettant plus de voir le sommet. La végétation est devenue extrêmement rare.

A 7 heures, nous nous arrêtons sur une lave de pahoe hoe plus ou moins brisée. La lune brille au-dessus de nous, tandis qu'à nos pieds se déroule un océan de nuages. L'anéroïde, paralysé depuis 6 heures du matin, est resté à 640, de sorte que nous ne pouvons savoir à quelle altitude nous sommes parvenus. Le thermomètre accuse 9°, température fort basse pour des gens habitués au doux climat des bords de la mer. Pas le moindre brin de bois ni d'herbe, impossible de faire du feu. Je suis tellement saisi par le froid que je puis à peine me servir de mes mains pour doubler mes vêtements, c'est-à-dire pour revêtir un pantalon, un paletot et des bas par dessus ceux que j'avais déjà. Nous nous couchons sur un lit de petits cailloux après nous être enveloppés dans nos couvertures. Ainsi installés, nous ouvrons une boîte de conserves, que nous mangeons d'un grand appétit avec du pain durci par la sécheresse de l'air. Mes garçons, tout grelottants, s'empaquentent dans leurs lainages et se couchent l'un contre l'autre, après s'être bourrés de kalo et de jambon. Naipoaloha ne nous rallie pas sans difficulté, malgré le clair de lune ; quand il arrive, il ne dit mot, et s'étend sur le sol sans vouloir prendre la moindre nourriture. Nous nous chauffons les doigts au foyer de nos pipes, et, le sommeil ne venant pas, nous nous

(1) *Lomi*, *lomilomi*, nom du massage usité dans toute la Polynésie. De là le verbe « lomier ».

mettons à chanter, ce qui nous permet de nous rendre compte de la faible portée de la voix sur ces hauteurs. Quant à notre respiration, elle est pleine et facile, sans aucune modification apparente.

17 juin.

Campement, 5 h. 30 A. M., therm. 4,5. Des nuages à nos pieds ; vent d'ouest, ou plutôt descendant de la montagne.

Ce n'est pas du froid que nous avons souffert dans la nuit, mais des aspérités du sol qui nous meurtrissaient à travers nos couvertures et nous obligeaient à changer de position à chaque instant. Comme je philosophais à ce propos et m'évertuais à convaincre mon compagnon que la Providence, en nous refusant un coucher supportable et en nous amenant par cela même à préférer la marche au repos, nous donnait une marque visible de sa protection : « Je le veux bien, me répond-il d'un ton sarcastique, à condition que vous trouviez aussi un sujet d'actions de grâces dans le désastre que je subis ». Et ce disant, il met sa gourde le cul en l'air pour me montrer qu'elle est vide. L'infortuné l'avait placée trop près de lui avant de s'endormir, et il venait de s'apercevoir qu'il l'avait culbutée en se tournant et retournant sur son lit, j'allais dire sur son gril...

Nous décampons à 6 heures. Plus de végétation autour de nous, si ce n'est une graminée blanchâtre, étiolée, qui se raréfie à mesure que nous nous élevons, et ne tarde pas à disparaître totalement. Nous sentons que nous approchons du sommet. Déjà ne doutant plus de la victoire, nous commençons à en éprouver l'ivresse. On aperçoit de la neige sur des *aa*, à quelque distance en avant. Cette vue ranime le courage de nos insulaires, qui jusque-là montraient des figures effrayantes avec leurs yeux sortant de la

tête. L'un d'eux, Kauhai, ne pouvant endurer ses souliers et n'ayant plus de sandales, a les pieds tout sanglants ; je lui rends sa liberté, mais il fait le fier et prend son mal en patience, maintenant qu'il en entrevoit la fin.

A 8 heures, nous atteignons la première neige. Elle est blanche et dure comme du sucre raffiné. Après avoir essayé inutilement d'en faire fondre dans de l'eau, nous en mangeons pour calmer notre soif, rationnée depuis ce matin à un demi-litre par jour. Mes garçons, qui ne connaissaient le *hau* (la neige) que de nom, oublient leurs fatigues pour s'extasier devant « cette chose si drôle et si propre, qui n'est ni terre, ni sable, ni lave, qui ressemble aux excréments (soufre) de Pélé sans en avoir la couleur ni l'odeur, qui est brûlante à la bouche et qui tourne en eau froide dans la main, etc., etc. »

Nous continuons de marcher, mais par une pente remarquablement adoucie, sur de vieilles laves couleur de rouille. Bientôt nous avons à traverser un vaste champ de neige dont la blancheur nous fatigue les yeux. Tout-à-coup nous découvrons, au milieu des aa, dans une petite cavité, assez de neige fondue pour éteindre notre soif et remplir ensuite nos gourdes. C'était, dans notre situation, mieux qu'une mine d'or ; aussi les actions de grâces ne sont plus marchandées. « Voilà, s'écrie malicieusement Hercule métamorphosé en Candide, voilà sans doute la raison suffisante de ma catastrophe de la nuit ! Elle a été, je le reconnais, un bienfait du Ciel, puisqu'elle m'a permis de grimper jusqu'à la source avec un poids de moins sur les reins. »

A voir le cercle qui se dessine autour de nous comme la circonférence de l'horizon en pleine mer, nous comprenons que nous sommes sur la tête du Maunaloa, sur son large dôme, qui nous fait l'effet d'un plateau circulaire dont la courbe décrit notre horizon. A 1 heure enfin nous arrivons au bord d'une fosse prolongée à perte de vue sur le plateau. C'est là le Mokuaweoweo, le cratère fameux qui a enfanté

le Maunaloa, qui l'a élevé à 4,200 mètres au-dessus du niveau de l'océan, et qui, selon toute apparence, ne l'élèvera guère plus haut. Nous déposons nos impédiments avec une satisfaction inexprimable. A nous la victoire, nous foulons sous nos pieds la cime du Maunaloa, halte solennelle !

Notre horizon est toujours aussi borné, avec cette différence que sa courbe est mordue, vers le nord, par la crête blafarde du Maunakea ; mais d'aucun côté nous n'apercevons la mer ni une partie quelconque de l'île. Des nuages blanchâtres courent dans le ciel au-dessus de nos têtes. Partout sur la terre visible s'étend un tapis de neige, pointillé çà et là de noir et de gris. Le soleil nous envoie ses rayons les plus brillants, et néanmoins l'atmosphère manque de limpidité, comme si elle était légèrement embrumée par l'évaporation de la neige. Aucune trace de vie végétale ou animale, sauf un petit papillon qui folâtre un instant autour de nous et disparaît.

Jouissons-nous du spectacle sublime que nous avions rêvé ? Est-ce bien l'orgueil du triomphe qui gonfle notre cœur ? Il faut le dire, notre impression est étrange, troublante, pénible. La surprise y domine assurément, mais ce n'est pas de l'admiration qu'elle procède, c'est du... désappointement : le mot est lâché. Trois jours d'efforts violents, excessifs, pour atteindre un sommet qui s'aperçoit de l'île entière, et que les indigènes tenaient naguère pour inaccessible ; avoir eu l'ambition d'y conquérir la vue d'un panorama immense, d'y contempler le paradis terrestre, d'y promener nos regards sur un archipel enchanté, sur une onde sans limite, et aboutir à un plateau étroit, neigé, monotone, ... quelle déception ! Escalader le point culminant de l'Océanie, et n'avoir pas plus de vue qu'un naufragé sur un radeau en pleine mer, qu'une fourmi butinant sur la plate-forme d'un toit mauresque ! ... Après tout, semblable mécompte attend bien probablement le navigateur qui aura un jour la fortune d'atteindre le pôle nord. Con-

solons-nous donc, et si le sommet du Maunaloa ne nous offre pas précisément les jardins d'Armide, explorons du moins en conscience les trésors inédits de sa morne surface.

A notre gauche et tout près du Mokuaweoweo, un autre cratère, le Pohakuohanalei, relativement petit quoique ayant bien une demi-lieue de tour, ouvre sa gueule arrondie et montre sur les parois escarpées de son entonnoir de nombreuses couches horizontales, coupées à angle droit par une étroite coulée de lave, qui semble sortie récemment du grand cratère voisin. Au fond de l'entonnoir du Pohakuohanalei, on distingue un amoncellement de neige.

La fosse du Mokuaweoweo, bordée de gros blocs de lave déchirés par des fentes très apparentes, peut avoir deux lieues de long et une lieue de largeur dans la partie la plus évasée de son diamètre transversal. Elle n'est pas aussi profonde que celle du Kilauea, mais elle est certainement plus vaste, avec des contours plus sinueux, plus irréguliers. En y descendant, je glisse à l'improviste sur la neige durcie et je me trouve en un clin d'œil au bas du précipice, tout ahuri de ma dégringolade, tout surpris d'en être quitte pour la peur.

Le fond de la cuve est rempli d'une lave noire, cassante sous les pieds, recouverte d'un enduit luisant qu'on prendrait pour une couche de goudron. Dans d'autres endroits, la lave est ponceuse, jaunâtre, avec une croûte noire et peu solide. Après avoir traversé la pointe S -E. du Mokuaweoweo, je remonte par le bord opposé dans la direction d'une fumée qui sort d'un point situé en dehors de la grande fosse. Je me sens très exposé en franchissant des escarpements de neige dans lesquels, par l'action sans doute d'une chaleur sous-jacente, se sont formées de grandes caves en galeries. Tandis que le soleil me rôtit la tête, j'ai les pieds gelés. Enfin je me retire sans avarie de l'impraticable cratère.

Sur le plateau culminant de la montagne, dans le voisinage du Mokuaweoweo, et pour ainsi dire sur sa lisière, s'élève une jolie petite cheminée ronde, formée de scories multicolores, et d'où sortent des vapeurs mêlées à la fumée que j'avais aperçue. La neige du plateau disparaît par places pour laisser à découvert une lave toute noire, avec des crevasses qui vomissent des vapeurs brûlantes. Souvent, au-dessus de ces crevasses, il se forme de petites voûtes de soufre et de cristaux de soufre. On voit aussi des amas de pumex très léger et de belles laves rouges ou bleues d'une fragilité désespérante pour le collectionneur. Vaincu un moment par la fatigue et par le mal de tête, je me couche sur les bords d'une crevasse pour me réchauffer les pieds à sa vapeur, et j'en éprouve un soulagement presque subit. Partout la lave est très cassante, et conséquemment difficile et dangereuse à la marche. Elle nous paraît généralement récente, surtout celle des pahoehoe, qui est la moins solide, et sur laquelle à chaque pas nous manquons de nous casser les jambes ; aussi, dans de pareils endroits, nous jetons-nous sur la neige, s'il s'en trouve à notre portée, car malgré ses inconvénients elle nous offre plus de sécurité. Nous nous approchons de plusieurs cheminées fumantes sans jamais voir de feu nulle part. On aperçoit à petite distance, sur le grand plateau, d'autres fumerolles encore, mais pas une seule dans la partie du Mokuaweoweo qui s'offre à nos regards.

Nous revenons à notre point de halte en contournant le cratère du Pohakuohanalei. Dans ce trajet, la lave toute boursouflée s'écroule fréquemment sous nos pas, nous exposant à des chutes que M. Brenchley n'évite pas toujours. Plus léger ou plus chanceux que lui, je me tire d'affaire avec moins de peine et moins d'écorchures, mais avec un regret aussi vif de m'être engagé dans ce vilain passage.

Nous finissons par gagner un coteau de pahoehoe résis-

tant, que nous franchissons au pas de course, et au bout de quelques minutes nous retrouvons nos hommes endormis sur nos bagages. Naipoaloha, resté en arrière depuis 7 heures du matin, et que nous ne comptons plus revoir, vient d'arriver avec une trouvaille qu'il a faite sur son chemin, un bâton supportant une loque blanche, sans doute un des signaux dont Wilkes se servait dans son expédition de décembre 1840 à janvier 1841. Notre soi-disant guide ne peut nous fournir le moindre renseignement, il ne sait où était le camp des Américains, ni même quel nom porte le cratère de gauche; du reste le malheureux est tellement épuisé par la fatigue qu'il excite notre pitié.

L'atmosphère s'étant un peu éclaircie, nous voyons de l'autre côté du Pohakuohanalei un grand trou qui a bien l'air d'être un troisième cratère.

Il est 4 heures et demie. Le vent souffle de l'Est, des nuages blancs planent au-dessus de nous, le thermomètre accuse encore 8 degrés, et déjà le froid nous mord. Si tentés que nous soyons de séjourner sur le faite du Maunaloa et d'y poursuivre nos investigations, l'insuffisance de nos provisions s'y oppose, et même la prudence nous fait prendre le parti, vraiment douloureux pour des explorateurs, de descendre sans retard, afin de pouvoir dépasser les neiges avant la chute du jour.

Vite, nous procédons à un repas succinct, — biscuit, sardines, — et de moitié avec nos hommes nous vidons une bouteille de cognac. Après avoir introduit une note au crayon dans la bouteille vide, nous plaçons celle-ci sur un monceau de rocailles, en évidence, avec la boîte aux sardines à côté, contenant un Horace de poche (*Parisiiis, e typographiâ regiâ, 1755*), enveloppé dans un foulard.

L'humble monument sera-t-il jamais abordé par un être humain ? Ils ne sont pas légion ceux qui montent si haut. Jamais un Hawaïien ne s'est hasardé en pareil lieu, et, depuis la découverte des îles par le capitaine Cook, on ne

compte que trois ou quatre ascensions authentiques faites par des étrangers.

L'honneur de la première (janvier 1834), revient à l'Eccossais Douglas, de sorte que M. Brenchley n'est pas le seul fils d'Albion qui ait foulé le sommet du Maunaloa, tandis que je puis me flatter d'être le seul Gaulois qui ait accompli cette petite prouesse. Mon compagnon a eu de plus que moi le mérite de la persévérance. Deux fois déjà, en 1851 et 1852, il avait attaqué le colosse en partant de Waimea, et il avait échoué par la faute de ses porteurs qui, dans la première tentative, avaient bu sa provision d'eau, et, dans la seconde, avaient déserté dès le premier jour. Il prétend que le trajet est beaucoup plus court par cette voie, mais qu'en revanche il est plus difficile, toutes les laves étant cassantes comme autour du Pohakuohanalei.

A 5 heures, tournant le dos au Mokuaweoweo, nous nous éloignons en nous dirigeant à l'E. 1/4 S.-E., sans nous inquiéter de la route que nous avons suivie en montant. Nous franchissons lestement le grand champ de neige, ensuite nous continuons de descendre bon pas jusqu'à 7 heures et quart, espérant toujours avoir la chance d'atteindre un endroit propice pour notre coucher. Mais il faut nous résigner à camper sur des pierres de pahoehoe fort inégales et très dures. Le froid est assez vif. Nous voyons dans l'Est un arc immense d'horizon marin qui semble s'élever plus haut que nous, ou, pour m'exprimer différemment, qui nous donne l'impression d'être nous-mêmes dans un creux.

Des nuages blancs, aux formes aussi curieuses que variées, flottent au loin dans les régions inférieures de la montagne. Les côtes de l'île nous montrent plusieurs caps qui se perdent dans l'espace ou dans le vague du crépuscule. Nous nous mettons au lit sans retard, ayant plus besoin de repos que de nourriture.

18 juin.

Campement, 5 h. A. M., Therm. — 3, 4. Beau temps.

L'âpreté du froid et la rudesse de nos couchés nous ont fait passer une nuit aussi blanche que pénible, dans laquelle notre malaise était doublé par le sentiment d'une fatigue extraordinaire, qui nous ôtait la force de profiter d'un splendide clair de lune pour continuer notre course. Puissance magique de l'esprit sur les ressorts de la machine humaine ! Il a suffi pour nous consoler et nous rendre patients que l'un de nous eût l'idée de dire à l'autre : « *O fortes pejoræque passi*, remercions Phébé de nous tenir compagnie. Ne serions-nous pas autrement à plaindre si, au lieu du paysage nocturne dont le spectacle étonne nos regards, nous étions enveloppés de ténèbres sous une pluie glaciale ou sous des flocons de neige ! »...

Ces misères de la nuit ont aiguisé notre appétit, nous mangeons à notre lever comme des ogres ; malheureusement nous n'avons rien à boire, l'eau étant gelée dans nos gourdes, phénomène tout nouveau pour mes garçons, qui en frémissent d'étonnement et de plaisir. Je leur explique alors la formation de la glace, et l'un d'eux, Kaiana, de s'écrier : « *Kupanaha !* (c'est mirobolant !). La chaleur change la pierre en sang (allusion à la lave incandescente), et le froid change l'eau en pierre ! »

En marche à cinq heures et demie sur une pente rapide, rugueuse et ferme, d'une descente relativement aisée. On voit à gauche, par dessus la coulée de lave grise que nous foulons, une coulée d'un blanc jaunâtre. Des mouches, de vraies mouches (*Musca domestica*), nous intriguent par leur présence, d'autant plus que nous n'en avons pas aperçu dans la montée. Presque en même temps nous constatons l'apparition de quelques plantes malingres,

sentinelles perdues de la végétation sur ces ingrates hauteurs : une graminée, des fougères (*Polypodium*, *Asplenium*, *Pteris trifida*, *P. aquilina*?), deux lichens. Plus bas, apparaissent un *Cyathodes*, le *Kukaeuau*, un métrosidéros, deux humbles synanthérées, le tout rabougri. Bientôt nous revoyons la Hinahina, dont nous humons en passant les fleurs d'une odeur si réconfortante ; le *Dodonæa*, le petit *pilo* des montagnes, un *Daphné*, un *Vaccinium*, une *Caryophyllée*, un *Restio*, un *Carex*, un *Lycopodium*, plusieurs graminées. En traversant d'interminables et dangereux aa, M. Brenchley a le malheur de s'écorcher la peau sur la crête du tibia et de se faire une plaie saignante. Ces aa maudits s'étendent jusque dans un grand maquis de géranium et de métrosidéros, d'où nous ne sortons qu'après mille ennuis, obligés que nous sommes d'avoir constamment la boussole à la main, pour ne pas faire fausse route au milieu d'un brouillard qui nous empêche de voir à vingt pas devant nous.

A une heure, nous arrivons aux premiers koas. Nous nous y arrêtons dix minutes, en mangeant des framboises, pour attendre Naipoaloha égaré dans les broussailles et nous appelant à pleins poumons. Quand nous reprenons notre marche, nous ne voyons bientôt plus de koas ; nous retombons sur des pahoehoe recouverts de vacciniums et de métrosidéros, et cela dure assez longtemps. A la fin nous atteignons tout de bon la région du koa et du *pili*, après laquelle nous avons tant soupiré. Des *nene* (oies) passent et repassent au-dessus de nous en poussant des cris, je pourrais dire en brayant, et nous font bien regretter de n'avoir pas un fusil. En plusieurs endroits le sol est jonché de vieux tisons éteints, traces évidentes du séjour fait en ces lieux par quelque caravane. Une douleur, que je ressentais depuis le matin dans l'articulation de la cuisse droite, devient tout à coup si vive que je crains un instant de ne pouvoir aller plus loin. Nous arrivons à une

large prairie formée d'une grande graminée à laquelle ne s'associe pas d'autre végétal que le *Kukaeuau* (*Coprosma*), aux longs rameaux étalés sur le sol. On ne s'attendrait pas à voir un si beau pâturage dans une lande si maigre et si altérée. Reposons-nous-y un moment pour recueillir et formuler nos idées sur la nature végétale de la contrée.

La flore du Maunaloa n'est pas riche ; elle n'ajoute, dans l'état actuel de mes connaissances, qu'une seule espèce au catalogue général des plantes hawaïennes. Déjà pauvre et clairsemée au bas de la montagne, la végétation s'atténue au fur et à mesure qu'elle grimpe, et elle s'arrête épuisée, anéantie, au-dessous de 3,000 mètres. La raison en est, pour le bas de la montagne, dans la rareté et la pauvreté du sol, et pour le haut dans l'absence de toute terre végétale. On peut prédire qu'il n'en sera pas toujours ainsi : quand les feux intérieurs seront éteints, quand les cratères auront cessé d'entasser vomissements sur vomissements, et que la décomposition des laves aura eu le temps de s'opérer, la vie végétale prendra plus de vigueur et s'avancera jusqu'aux neiges. On peut même prévoir qu'un jour, dans la suite des siècles, au lieu des rivières de feu qui ont coulé si souvent jusqu'ici sur les flancs du Maunaloa, on verra couler des rivières d'eau limpide, qui transformeront le désert d'aujourd'hui en vallées fertiles et pittoresques.

Après avoir traversé la prairie, nous pénétrons dans un bosquet implanté sur de vieilles laves de pahoe-hoe. C'est là que nous nous arrêtons à sept heures pour camper sous un *mamané* (*Edwardsia*), dans un petit enfoncement entouré de gros koas et tapissé d'un gazon touffu. N'ayant pas eu la prudence de ménager notre eau dans la journée, il ne nous en reste plus une goutte. La soif nous tourmente, et, pour ma part, j'en ai la gorge si sèche que je ne puis avaler mes aliments. Nos garçons n'ont plus de vivres, le froid de la nuit et du matin ayant, selon leur expression,

« mangé avec eux »; nous pouvons heureusement leur donner une partie de nos provisions sans courir le risque de jeûner demain. Je me sens harassé comme je ne l'ai été de ma vie; tous mes muscles me semblent brisés, — peut-être est-ce l'effet du froid de la nuit dernière, — et il m'est impossible de trouver une position dans laquelle je n'éprouve pas quelque douleur. Heureusement l'herbe épaisse me fournit un excellent matelas. Quelle volupté qu'un lit sans pierres, et une nuit à la belle étoile sans vent et sans gelée ! — Naipoaloha, que nous n'avons pas vu depuis notre halte dans les premiers koas, ne nous a pas rejoints au moment où le sommeil clôt nos paupières.

19 juin.

Campement, 5 h. 30 A. M., bar. 664,5; therm. 10,0. Serein. L'anéroïde a cessé d'être paralysé après notre entrée dans la zone des koas.

Tout en nous ressentant des fraîcheurs de la nuit et de l'herbe, qui ont exaspéré les douleurs dont nous souffrons depuis hier dans les jambes, nous décampons bravement à cinq heures et demie. Après avoir traversé un petit bois sur des *aa* entremêlés de *pahoehoe*, nous descendons une colline toute couverte d'une haute graminée (*pili*), du milieu de laquelle émergent çà et là des touffes de *dracœna* (*cordylina*), avec quelques pieds de *liseron* et de *cocculus*. Au bas de la colline nous tombons sur d'abominables *aa* que nous aurions pu éviter en marchant plus à l'est dès le matin. M. Brenchley a la malchance d'y déchirer sa plaie d'hier et de l'agrandir. Quoique mes souliers, ma troisième paire depuis le 15, soient tout en lambeaux, je sors de là sans blessures; mais j'avoue qu'à lutter ainsi pendant près d'une heure contre les laves les plus scabreuses, je sentais le découragement me gagner.

Ces *aa* dominant une plaine de sable sur laquelle nous finissons par descendre, et où nous voyons, non sans plaisir, des empreintes de pieds d'hommes. Bientôt nous ne doutons plus que nous soyons au bout de nos misères en abordant un sentier — évidemment le chemin royal de Kau à Hilo, — à peine indiqué sur un sol tantôt poudreux, tantôt d'une dureté métallique. On voit çà et là des espaces couverts de petites boules de sable agglutiné, reliées entre elles par un sable plus mou, de manière à constituer un terrain semblable à des cendres de bois, et si friable qu'on ne peut en détacher le moindre spécimen sans l'écraser.

Ne craignant plus désormais de nous égarer, nous précipitons notre marche sur un chemin d'ailleurs facile, grâce à une légère couche de sable reposant sur de vieilles coulées de pahoehe. Nous passons près de monticules formés par des agglomérations grotesques et capricieuses de bavures laviques toutes modernes ; des arbres assez chétifs, des métrosidéros pour la plupart, sont disséminés à droite et à gauche. Aiguillonné par la soif, je prends les devants, je cours ; mais quelque hâte que j'y mette, le but, la source convoitée, a l'air de s'éloigner, de reculer toujours. J'atteins à la longue les bords du Kilauea, près de ses plus hauts escarpements, d'où je vois des flots de fumée basse chassés par le vent dans le sud. Après avoir descendu pendant un quart d'heure, je suis assez rapproché de notre abri du volcan pour en découvrir le toit. Je me dirige alors à perte d'haleine sur l'eau de vapeurs la moins écartée du sentier, et j'y puise des deux mains ; elle est malheureusement si sulfureuse que je puis à peine en boire quelques gorgées, tout à fait insuffisantes pour ma soif.

Fourbu, dépenaillé, mais fier comme un triomphateur antique, j'entre à dix heures précises dans notre cabane du Kilauea. Elle est occupée par des voyageurs indigènes qui observent le repos du sabbat les uns en lisant la Bible, les autres en dormant pêle-mêle avec des cochons, des chiens,

des chèvres, des poules et des dindes. Parmi les dormeurs, je reconnais d'abord Keoalua, le garçon chargé de garder nos équipages, puis le dévoué Kauwila, venu hier de Kaimu dans l'espoir de me rencontrer.

Je leur demande à boire : ils n'ont pas d'eau dans leurs gourdes, les misérables, et ils s'en excusent sur ce qu'ils ne m'attendaient pas aujourd'hui. Heureusement un des liseurs de la Bible en a une *huawai* toute pleine, qu'il s'empresse de mettre à ma disposition. Ces gens habitent Kau et se rendent à Hilo pour vendre leurs animaux. Je n'ai pas de peine à leur faire comprendre qu'ils doivent quitter la place et même la nettoyer. Ils se prêtent de bonne grâce à tous mes désirs et, quand M. Brenchley arrive, la cabane est non-seulement évacuée, mais encore garnie d'une litière fraîche.

Nous apprenons que la princesse Victoria Kamamalu a passé ici la journée de jeudi, et que le soir du même jour le madré Keoni est arrivé d'un pied léger, ayant refait en une après-midi, et quand il venait de jurer qu'il n'avait plus la force de faire un pas, le chemin que nous avions eu tant de mal à lui faire parcourir en un jour et demi. M. Brenchley, un peu surpris mais beau joueur, tient à payer au plus vite le pari qu'il a perdu et dépêche à cet effet Keoalua à Hilo, avec un bon de cinq bouteilles de champagne livrables le plus tôt possible à nos quartiers du Kilauea. Le messenger n'était pas parti depuis une heure, que son maître était édifié sur sa conduite : le drôle, pendant notre ascension, a fait courir un de nos chevaux si follement que la pauvre bête en a le dos et le garot tout écorchés ; de plus il a cassé la molette d'un éperon, perdu une boucle de sangle, brûlé un surfaix, détourné du tabac et du saumon de nos provisions, sans compter plusieurs méfaits de moindre importance.

Un brouillard assez épais, qui se résout en bruine très douce, nous enveloppe pendant deux heures. Quand le

beau temps est revenu, le volcan laisse voir beaucoup plus de fumée qu'à l'ordinaire, et les montagnes montrent leurs têtes au-dessus d'un rideau de nuages d'une blancheur éblouissante. Je vais me baigner dans le bassin d'une bouche de vapeurs, aux abords de la soufrière. L'eau me paraît trop chaude (62 degrés) au commencement ; mais au bout d'une minute je la trouve supportable.

Naipoaloha n'arrive qu'à la brune, vingt-neuf heures après que nous l'avions perdu de vue. Il dit qu'il a mal aux yeux et que de là vient son retard, une défaite sans doute pour ne pas avouer sa fatigue.

Vers le coucher du soleil, le Maunaloa, si rébarbatif et si renfrogné vu de près, se montre à distance plein de coquetterie et de séduction, coloré d'une teinte agréable, aux tons de chair et de rose. Mais je sais trop quelles aspérités se cachent sous cette gaze, et mon porteur Kauhai s'écrie, en poussant un soupir : « Quand j'aurai des enfants, je leur dirai : ne montez jamais au Maunaloa, pas même pour mille piastres ! »

Pendant que la bruine tombait, je suis allé visiter les gens de la caravane sous l'abri qu'ils se sont construit à vingt pas du nôtre, et j'ai causé avec eux, répondant à leurs questions plus ou moins puériles, essayant de satisfaire leur curiosité qui se portait principalement sur le but que je poursuivais « en me donnant la peine, moi homme riche, de monter jusqu'où un pauvre ne voudrait pas s'aventurer pour beaucoup d'argent. » J'ai cherché à les intéresser en leur racontant ce qui m'est arrivé dans le Mokuaweoweo, ce que j'y ai vu, ce que j'en pense, et j'ai terminé ma causerie en annonçant que tout me faisait prévoir une éruption prochaine sur le sommet de la grande montagne. Me comprenaient-ils ? Je l'ignore : le fait est qu'ils ne m'interrogeaient plus et que, tout en gardant le silence, ils semblaient me refuser leur attention.

J'allais me retirer, quand une femme déjà sur l'âge me

demande si je n'ai pas rencontré Pélé, la déesse des volcans. Pris au dépourvu, je me sentais fort embarrassé. Je tousse, je consulte ma montre, j'allume un cigare, puis je réponds par l'affirmative, me disant qu'après tout les Hawaïens ne sont pas plus naïfs, en croyant à Pélé, que les Grecs et les Romains en croyant à Encelade ou à Typhée. J'ose donc répondre que j'ai aperçu la déesse dans une grotte de neige au-dessus d'un foyer de vapeurs, et je fais d'elle un portrait calqué sur les anciennes légendes, avec cette différence pourtant qu'au lieu de la représenter comme une virago puissante, j'ai la maladresse, oubliant qu'il s'agit d'une immortelle, de la vieillir et de lui prêter une maigreur excessive.

Mes auditeurs, très attentifs cette fois, ne manquent pas de remarquer en quoi je m'écarte de la tradition ; mais au lieu d'en tirer un argument contre ma véracité, ils expliquent l'amaigrissement de la déesse par le jeûne qu'elle subit depuis l'arrivée des missionnaires. « *Aue !* s'écrie l'un d'eux. Où êtes-vous, enfants de Hawaï ? Pélé maigrît ! Pélé souffre la faim ! Gare qu'elle n'entre en fureur et ne se venge ! Hâtons-nous de lui offrir des vivres et des prières. » Que se passa-t-il ensuite ? Je n'en sais rien ; la pluie venait de cesser, le beau temps m'appelait ailleurs.

Je ne pensais plus à mes voisins quand, vers le soir, j'en vois six descendre à la file dans le cratère. Trop fatigué pour les suivre, j'envoie Kauwila sur leurs traces. Dès qu'il est parti, une jeune fille vient m'offrir au nom de la caravane une poule et une tige de canne à sucre, qu'elle dépose à mes pieds sans vouloir accepter quoi que ce soit en échange de son présent. Kauwila revient à la nuit close.

Il raconte qu'il a vu ses compatriotes jeter dans le feu du volcan des os de cochon, une poule, des patates, des cannes à sucre, des cheveux, d'autres objets encore, pendant qu'une sorte de prêtre, — l'individu même qui m'avait donné l'eau de sa gourde à mon arrivée, — débitait une

prière remplie de mots incompréhensibles et faisait de grands gestes. Je souris sans m'étonner, car je n'ignorais pas que, malgré leur conversion apparente, les Hawaïiens n'ont pas irrévocablement rompu avec le culte de leurs pères, et qu'ils continuent à pratiquer sous main bon nombre de superstitions.

Rursus in antiquas referuntur religiones.

Aurais-je, par mon absurde conte, été cause de la cérémonie païenne de ce soir ? Ce n'est pas impossible ; mais si je ne puis m'en laver les mains, je veux espérer que le vrai Dieu prendra pour lui l'adoration rendue à Pélé, et qu'il sera miséricordieux envers moi dans la vallée de Josaphat.

20 juin.

Campement du Kilauea, 5 h. A. M., Barom. 665,5 ; Therm. 13,3. Beau. 7 h. 30 P. M., Barom. 767,0 ; Therm. 15,0 Clair de lune, avec des nuages noirs à l'horizon.

Les puces m'ont fait passer une nuit blanche, aussi ai-je pu de ma couche, placée en face du volcan, admirer à loisir une grande gerbe de lumière et d'étincelles, qui s'est effacée graduellement aux approches du matin, pour ne plus laisser voir, une fois le jour venu, qu'une épaisse fumée floconneuse. — Les deux petits maux que j'ai rapportés de la région des neiges, — inflammation du nez et gerçure des lèvres, — commencent à se guérir ; mais la fatigue des jambes, surtout des jarrets, persiste au point que je me traîne difficilement jusqu'au bassin d'eau sulfureuse, où je tenais à prendre un bain.

A midi, la caravane de Kau décampe avec sa ménagerie. Le vacarme qu'elle fait en partant réveille M. Brenchley qui dormait, le bienheureux, depuis vingt heures sans déssemparer. D'autres voyageurs arrivent de divers côtés ;

parmi eux se trouve un habitant d'Oahu venu tout exprès, dit-il, « pour faire connaissance avec les feux souterrains que ses ancêtres avaient la folie d'attribuer à Pélé. »

Je renvoie Naipoaloha après lui avoir reproché sans humeur son imposture et sa témérité. Il avoue à présent qu'il n'avait jamais été sur la montagne qu'en qualité de porteur de bagages. Ayant pitié de lui pour le courage qu'il a montré, je lui fais cadeau de cinq dollars, dont il paraît si content qu'il ne voudrait pas encore me quitter.

J'essaie de dormir dans l'après-midi, mais je n'y parviens pas. Je vais clopin-clopant visiter la soufrière, où je vois avec indignation qu'on a brisé les plus beaux cristaux, et cela uniquement pour le plaisir de détruire. On m'assure que les gens de la princesse Victoria sont les auteurs de ce vandalisme. — Je mange sur mon chemin quelques fraises, et je rentre pour me coucher. — On aperçoit, le soir, trois foyers lumineux dans le cratère.

21 juin.

Campement du Kilauea, 6 h. A. M., Barom. 665,9 ; Therm. 15,0. Brouillard pluvieux et vent.

Après une nuit tourmentée comme hier par les puces et de plus par mon nez, dont la peau se détache en me causant une douleur assez vive, je vais dès le matin faire ma toilette au bassin d'eau chaude. A mon retour, je tombe de sommeil, et, malgré les agacements des mouches réfugiées sous notre abri pendant la pluie, je dors jusqu'à midi.

Vers une heure, l'atmosphère se nettoie, le soleil se montre et éclaire la base du Maunaloa. J'allais descendre dans le cratère quand le vent d'Est, soufflant avec assez de force, nous ramène une brume très épaisse, accompagnée d'une pluie fine et drue. Ne me sentant plus d'humeur

à m'éloigner, je m'occupe à garnir la cabane de feuillages, dans l'espérance que cette verdure nous servira de dérivatif contre les mouches. Ensuite, tandis que mon ami ravaude son unique pantalon tout lézardé de glorieux accrocs, je fais cuire des tubercules de kalo à la souffrière, en les posant sur une bouche de vapeurs, enveloppés dans des herbages avec de la terre par-dessus. La cuisson s'effectue presque aussi rapidement qu'au four indigène, et l'odeur de soufre, dont je m'attendais à voir les tubercules imprégnés, m'a paru nulle, ou du moins à peine perceptible. — Un sel que j'avais pris hier en cet endroit, et que je conservais dans notre cabane, s'est trouvé aujourd'hui tout ramolli et comme pâteux ; mis au feu, il s'est immédiatement fondu en formant de grosses bulles, et a laissé un résidu blanc, poreux, cassant, analogue à une scorie mince et légère.

Un exprès de Hilo arrive à cinq heures, avec des vivres et les cinq bouteilles de champagne demandées par M. Brenchley. M. Gaskin, en nous faisant cet envoi, nous écrit que la petite vérole sévit dans l'île d'Oahu et que le ministère, accusé de n'avoir pas su empêcher l'introduction du fléau, est menacé d'une chute prochaine.

Le vent augmente le soir et devient presque violent. Il pleut, le ciel et la terre sont tout noirs, aucune lumière ne nous vient du volcan. Nous entretenons un joli feu, moins pour nous chauffer que pour nous égayer, un vrai feu de joie. Mes garçons, qui commencent à revenir de leurs fatigues, font à Kauwila un récit dramatique de leur ascension, de leurs misères sur la montagne. Je prends un vif intérêt à les écouter. Leur description de la neige est particulièrement longue, minutieuse ; on voit que rien ne les a plus frappés. Ils parlent de l'horrible froid des nuits, de l'absence totale de la végétation sur une vaste étendue des régions supérieures, du supplice incomparable de la soif, toutes choses agréables aujourd'hui à nos oreilles.

Nous soupçons chez Lucullus. Le vin de Champagne coule à flots, non seulement pour les maîtres, mais aussi pour les serviteurs, car si M. Brenchley a quintuplé la perte de son pari, c'était pour associer à notre régal les braves indigènes qui avaient été associés à nos travaux. Kauhahi, légèrement excité, ne parle plus de l'ascension avec la même amertume; cependant il déclare qu'il ne recommencera de sa vie, et il répète qu'il déconseillera à ses enfants, s'il en a jamais, d'entreprendre le même voyage.

En buvant à la santé du roi, M. Brenchley est amené à me rapporter un mot échappé au prince Lot (1), et qui peint le personnage au naturel. C'était l'an dernier, sur les bords du Lumahai. Mon ami, très lié alors avec Son Altesse, lui représentait que sa conduite vis-à-vis de moi n'était ni d'un prince ni d'un gentleman. « Que voulez-vous? répondit Lot. C'est plus fort que moi : des Français, je ne puis supporter que leurs liquides et leurs grisettes. » Le bon jeune homme se vante, car le cognac ne le fait pas moins flageoler que le gin et le whiskey.

22 juin.

J'avais bien pensé, en me couchant, à mon invention de l'an dernier, au parapuce; mais n'ayant pas de quoi l'établir convenablement, j'ai encore été harcelé toute la nuit par les insupportables parasites, tandis que j'entendais le vent mugir et la pluie tomber. Hercule, que les morsures de pareilles bestioles n'inquiètent guère, a été privé de sommeil par une autre cause : sa lèvre inférieure, toujours gercée depuis notre ascension et de plus couverte de petits boutons blancs, l'a fait durement souffrir. Nous

(1) Il a régné, sous le nom de Kamehameha V, de 1863 à 1872.

nous levons tard, quand le beau temps est revenu. Je vais me baigner dans l'eau chaude de la soufrière, qui a la vertu de me rasseoir le sang et de me délasser.

A midi, nous descendons dans la cuve du Kilauea, dont nous atteignons le fond en vingt minutes sans trop nous presser. En longeant la colline de roches anciennes, nous y remarquons des quartiers de basalte (?) à pâte rosée, aussi durs et aussi compactes que du porphyre, avec des cristaux rouges, verts et dorés. Ces colorations sont-elles des états divers d'un même minéral, de l'olivine? La chimie nous le dira. Ce qui est certain, c'est que cette pierre volcanique, si elle n'est pas trop difficile à tailler et à polir, ferait des matériaux de superbes monuments. En continuant de marcher sur la grande nappe de lave noire, nous rencontrons de curieuses concrétions au-dessus des crevasses par où s'échappent des vapeurs sulfureuses. Arrivés à la première cheminée, il n'est plus question pour nous de l'escalader : les abords en sont trop dangereux, la lave y bouillonne avec fureur et souvent jette des bavures qui nous tiennent à distance respectueuse. Entre la cheminée et le lac, il s'est ouvert dans la couche de lave noire un petit trou qui nous permet de voir la matière incandescente couler avec une vitesse de deux milles à l'heure.

La cheminée qui s'élevait le mois dernier à l'extrémité nord du lac de feu est aux trois quarts démolie. Quant au lac lui-même, il s'est un peu agrandi et paraît plus actif. Le feu y change fréquemment d'aspect. Par moments la surface est brune et comme immobile, puis tout à coup la matière incandescente s'échappe d'un point ou d'un autre, s'étend rapidement sur la croûte solidifiée, la fond et la met en mouvement de façon à établir un courant général. Alors surgissent des bouillonnements qui crachent à plusieurs mètres une lave d'un beau rouge de sang clair. Le courant de matière ignée qui traverse le lac est évidemment

en communication avec la première cheminée et avec le trou intermédiaire, et très probablement n'en est que la continuation. Le petit escarpement de la rive opposée est tapissé de « cheveux de Pélé », semblables aux *Usnea* déliés qu'on voit sur les branches des vieux arbres de nos forêts européennes. Nous nous amusons à faire glisser dans le lac des blocs de lave situés à notre portée. Ces blocs restent pendant quelques secondes comme empâtés dans la croûte superficielle, puis bientôt ils entrent en fusion et s'évanouissent.

A l'autre extrémité du lac, nous retrouvons les deux cheminées fumantes que nous avons observées dans nos premières visites. Elles ne présentent aucun changement, si ce n'est qu'il s'est déposé sur leurs scories un amas de soufre assez notable. L'une de ces cheminées montre du feu par un orifice latéral, ouvert à deux mètres au-dessus de la nappe de lave noire. En élargissant cet orifice au moyen de grands bâtons, nous pouvons voir la matière incandescente bouillonner et clapoter.

Poussant plus loin dans le sud à travers des laves criardes, cassantes, boursoufflées, noires, nous arrivons à une grande éminence, je n'ose dire une montagne, formée de laves antérieures à la dernière éruption, et d'une coloration grise comme la lave qui se rencontre le plus communément sur le Maunaloa. On y voit çà et là des mamelons obtus, revêtus en relief de boyaux de lave sinueux et gonflés. Sur cette grande éminence existe une dépression considérable, une sorte de cuve, due sans doute à un écroulement, et dans laquelle on voit des espaces blanchis par les vapeurs sulfureuses. A mi-côte de cet amoncellement de laves, se trouve une sorte de cratère de soufre, rempli de belles concrétions tubulaires jaunes et blanches, placées dans l'intérieur de laves creuses et adhérant à leur croûte. Sur d'autres grandes croûtes de lave on voit, toujours à l'intérieur, de belles concrétions dendroïdes, mi-

gnonnes, blanches. Nous restons là longtemps pour choisir des échantillons très fragiles que nous emportons précieusement dans nos foulards, nos cravates et nos chapeaux.

Revenant sur nos pas, nous allumons notre tabac au feu du lac, et nous allons ensuite agrandir le trou situé entre le lac et la première cheminée. Avec nos bâtons nous défonçons la croûte, de manière à ouvrir une large porte qui permet à nos regards de suivre très loin le ruisseau de feu, et d'apercevoir des stalactites incandescentes produites par la fusion de la face interne de la croûte sur laquelle nous marchons. Cela m'explique la formation des stalactites si remarquables du Hualalai. Le courant de feu liquide s'avance toujours dans la même direction, bouillant par moments et à intervalles à peu près égaux. Les bouillons sont généralement assez faibles, et ont le plus souvent la forme d'étoiles blanches à la surface de la matière rouge en fusion. Ayant eu l'idée d'agrandir encore le trou et de lui donner les dimensions d'un petit lac, nous constatons que nous ne sommes supportés que par une croûte de quelques pouces d'épaisseur. A la face interne des croûtes que nous avons démolies, nous trouvons des arborisations rougeâtres (brun Van Dyck), très curieuses, très fines, très délicates, semblables à des mousses brûlées ou incrustées, pesantes, dures, brûlantes au toucher longtemps encore après qu'elles sont éloignées du foyer. Cette même scorie ferrugineuse (?), entièrement nouvelle pour nous, tapisse tous les côtés libres des pierres situées sous la croûte recouvrante, dans le voisinage du ruisseau de feu. Emervillés de notre découverte, nous nous oublions longtemps à la considérer.

Les vapeurs de soufre, chassées vers nous par le vent, nous étouffent et nous empêchent d'atteindre des pierres où ces arborisations prennent des proportions beaucoup plus considérables. La pluie vient à son tour nous contrarier, et finalement l'approche de la nuit nous force de partir, Dieu sait avec quels regrets.

Le Kilauea, tel que je le comprends à l'heure présente, est un volcan relativement jeune, et, quoique les insulaires s'accordent à dire qu'il est pour le moment en repos, je le crois en pleine éruption. Ses vomissements ont été jusqu'ici déversés par des canaux souterrains tantôt visiblement sur la côte de Punā, comme en 1840, tantôt dans la mer d'une manière invisible mais sensible, comme aujourd'hui. Un jour viendra où les déversoirs actuels seront obstrués : on verra alors les matières incandescentes s'accumuler dans l'immense cuve, la remplir, couler par-dessus ses bords, et former à la longue un cône ou un dôme analogue à celui du Maunaloa. Il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire que les choses se passeront de la sorte, tout l'indique et le prouve. On peut de même prévoir, d'après ce qui a eu lieu sur une ligne N.-O. — S.-E. depuis Niihau et Kauai, que les feux volcaniques s'éteindront un jour totalement dans l'archipel, et qu'il est réservé au Kilauea d'être le dernier théâtre de ces grands phénomènes.

Nous regagnons notre abri à la nuit close. M. Brenchley, qui m'a très bénévolement aidé à transporter mon assortiment de spécimens scientifiques, sous le faix duquel je succombais, me fait l'amitié, dans la soirée, en vidant notre dernière bouteille de champagne, de m'inviter à m'installer chez lui à Puueo, où il se propose de séjourner quelques mois avant de prendre son vol vers l'inconnu. J'ai le regret de ne pouvoir accepter son invitation, n'ayant plus rien à faire à Hilo, tandis qu'il me reste beaucoup à voir dans d'autres parties de l'île et aussi dans d'autres îles.

23 juin.

Les puces, rassasiées de mon sang, m'ont enfin laissé dormir. Je vais me baigner une dernière fois dans le résér-

voir d'eau chaude, où je m'assure que le thermomètre monte à 97° sous le jet de vapeur, à 65° dans le milieu du bassin, et à 54° sur le bord le plus éloigné du jet. Je fais aussi une dernière visite à la soufrière pour y recueillir, entre autres curiosités, un spécimen de terre toute rouge et friable.

Deux caravanes, l'une de vingt-six personnes venant de Hilo, l'autre moins nombreuse venant de Kāu, arrivent presque en même temps, et font une halte auprès de notre abri. Trois vieillards de la caravane de Hilo descendent dans le cratère avec des paquets à la main. Vont-ils donc à la pêche dans le lac de feu ? dis-je en riant à un jeune homme qui faisait l'empressé autour de moi. « C'est tout le contraire, me répond-il en se donnant des airs d'esprit fort ; ils vont y semer du poisson : ce sont des idolâtres ! »

Vers dix heures, nous nous mettons en route pour Hilo, tandis que le brave et dévoué Kāuwila s'en retourne à Kaimu, après avoir travaillé à se rendre utile jusqu'au dernier moment. Nos chevaux, estropiés à la suite des courses folles qu'un vaurien de garçon leur a fait faire en notre absence, sont très sensibles aux pierres du chemin et tout-à-fait insensibles à nos éperons ; aussi n'atteignons-nous Kanekoa qu'à deux heures. Nous y surprenons la population dans le premier effroi que lui causent les mesures ordonnées par l'autorité en vue de prévenir l'invasion de la variole. Pendant que M. Brenchley se régale de *poi* (1) à la croque au sel, je m'endors jusqu'au moment où Naipoaloha vient m'éveiller pour me faire des protestations d'amitié et me demander un collyre, prétendant qu'il voit trouble depuis son retour du Maunaloa.

A quatre heures, nous nous remettons en selle. Nos montures ne cessent de nous désespérer par leur lenteur et

(1) Pâte qui remplace le pain, faite de kalo cuit et délayé dans un peu d'eau.

de nous faire regretter de n'être pas à pied. En approchant de la forêt, je vois sur le chemin des touffes de *pia* (Tacca) et d'*awapuhi* (Zingiber) qui m'avaient échappé auparavant. A la nuit (7 heures 1/2), nous arrivons à Kulukukui, où l'on nous offre tout ce qu'on possède en fait de vivres, un peu de poi avec de la graisse de chèvre moisie. En attendant que la lune se lève et nous permette d'achever notre voyage, nous fumons la pipe, et nos chevaux tout sellés broutent l'herbe sous les cocotiers.

Nos hôtes sont d'infatigables causeurs. Ils se montrent curieux de savoir ce que nous pensons d'un projet de mariage entre la princesse Victoria Kamamalu et le fils du docteur Judd. Quand ils se sont assurés de notre indifférence à ce sujet, ils se décident à manifester leurs propres sentiments, à nous dire qu'ils préféreraient, de même que les chefs, voir la princesse épouser William Lunalilo (1), le fils de Kanaina. Malheureusement Kamamalu, paraît-il, repousse avec horreur cette alliance, parce que le jeune chef est adonné au *rama* (rhum). — La lumière de nos hôtes s'étant éteinte faute d'aliment, les cancrelats profitent de l'obscurité pour envahir la case. C'est ainsi qu'un fléau succède à un autre fléau; ailleurs, c'était une vermine inodore; ici, ce sont des blattes empestées.

24 juin.

Le voyageur propose, mais les dieux disposent. Morphée, pendant notre halte d'hier soir, nous a jeté ses pavots à la sourdine, et nous ne nous sommes réveillés que ce matin, à quatre heures, quand la lune était cachée par de gros nuages menaçants. Quoique contrariés de cette mésaven-

(1) C'est lui qui a régné après Kamchameha V, immédiatement avant Kalakaua.

ture, nous prenons le parti d'en rire, de desseller nos chevaux et de nous recoucher en attendant le jour.

Vers neuf heures, nous nous éloignons de Kulukukui. On entend des gazouillements d'oiseaux dans la forêt. Je récolte, chemin faisant, des spécimens d'*Ape* (Colocasias), sorte de gigantesque kalo sauvage, dont les fleurs exhalent une odeur désagréable.

A onze heures, au sortir de la forêt, nous sommes assaillis par une pluie battante, et forcés de nous réfugier dans une case de Puaaloa, dont les habitants s'empressent de nous offrir du poi avec de la chèvre séchée. Ces braves gens ont la prétention de nous connaître : je les entends dire à voix basse que je suis un des plus grands chefs de France, et que mon compagnon n'est ni plus ni moins que le roi d'Angleterre en personne !

Dès que l'averse est passée, nous poursuivons notre course en pataugeant dans la boue jusqu'à Waiakea, où nous arrivons à deux heures. Des femmes viennent au-devant de nous avec des couronnes de roses dont elles nous prient d'orner nos chapeaux. Ainsi parés, nous faisons, sur des chevaux boiteux, notre entrée triomphale à la mission catholique de Piihonua. Le P. Eustathe, que nous trouvons seul chez lui, — son collègue, le P. Pouzot n'étant pas encore revenu de Kau, — se met en quatre pour nous préparer un repas qu'il partage avec nous, tout en nous racontant les nouvelles politiques et autres, sans oublier de nous dire que depuis notre départ il n'a cessé de pleuvoir. Dans l'île d'Oahu, la variole a décimé les indigènes, et n'a que très rarement frappé les étrangers ; à Hilo, l'épidémie a débuté en attaquant ceux-ci, du moins les trois premiers varioleux entrés à l'hôpital sont des Anglo-Américains.

Après le dîner, M. Brenchley regagne son cottage de Puueo en compagnie de son majordome portugais, accouru à sa rencontre pour se plaindre, la larme à l'œil, des

trois garçons restés avec lui pendant l'absence de leur maître.

Nos porteurs n'arrivent que le soir, écrasés sous le poids de mes collections et mourants de faim. S'il faut les croire, ils n'auraient pu se procurer de nourriture à aucun prix sur toute la route du volcan.

FIN .

